

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La littérature du spectacle : l'empire du faux

Denise Bombardier, *Tremblement de coeur*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, 175 p.

Jacques Pelletier

Numéro 59, automne 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38292ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, J. (1990). Compte rendu de [La littérature du spectacle : l'empire du faux / Denise Bombardier, *Tremblement de coeur*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, 175 p.] *Lettres québécoises*, (59), 15–16.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

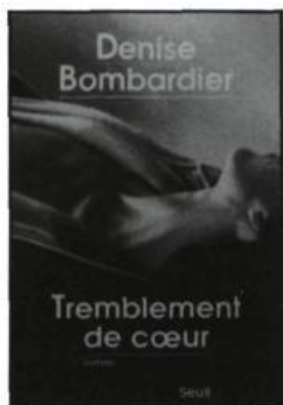
<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



La littérature du spectacle : l'empire du faux

ROMAN
Jacques
Pelletier

Durant les années 1960, Guy Debord évoquait la société du spectacle.

Se doutait-il de l'expansion que celle-ci allait prendre par la suite, au point que pour en décrire le fonctionnement Kundera a cru bon d'inventer le néologisme d'« imagologues » dans *L'Immortalité* pour qualifier ses pratiquants et thuriféraires d'aujourd'hui : c'est à cette catégorie d'acteurs sociaux qu'appartient Denise Bombardier, star médiatique, diva d'un monde qui privilégie la mise à distance et la représentation de tout ce qui se donne à lire et à entendre dans l'univers du faux.

Aussi c'est d'abord en tant que produit et illustration d'un ordre social régenté par la marchandisation, qui assigne actuellement leur statut aux objets de la culture, et singulièrement aux livres, que son roman récent doit être considéré. Traiter celui-ci comme un objet esthétique, abstraction faite de ses conditions sociales de production et d'exposition déterminées par le *star system*, ce serait faire preuve d'un angélisme et d'une candeur que ce système vise par ailleurs à produire comme condition essentielle de sa reproduction.

Dans cette perspective, le débat qui a entouré la

parution du roman a été en quelque sorte « program-

mé » par l'auteure et ses éditeurs. Ceux-ci n'étaient pas sans savoir qu'un esclandre à *Apostrophes* est toujours rentable, surtout s'il est de nature à provoquer par la suite un débat, peu importe d'ailleurs la nature et l'enjeu de celui-ci, l'essentiel étant de faire du bruit et, d'ainsi, mousser le livre qui en est le prétexte. L'opération, de ce point de vue, a été un succès, créé, à leur corps défendant, par quelques bonnes âmes disposées à prendre au sérieux un faux enjeu et à jouer ainsi leur rôle dans un spectacle

orchestré, il faut le reconnaître, pas plus futés qu'eux.

On ne trouvera pas ici, par conséquent, une prise de position dans le simulacre de débat qui a opposé notre redresseuse de torts nationale et Matzneff sur la pertinence et les formes des amours adolescentes; je garde mes indignations pour d'autres causes sur d'autres terrains, dans lesquelles je ne cours guère le risque de me retrouver au coude à coude avec madame Bombardier; et s'il faut manifester pour l'occasion quelque réaction un peu vive, ce sera contre l'énorme battage publicitaire, l'opération de manipulation qui a consisté à projeter à l'avant-scène, à donner de l'importance et du relief à un texte qui, c'est le moins qu'on puisse dire, n'en méritait pas tant: passage accompagné d'un « scandale » à *Apostrophes*, lancement spectaculaire à Montréal en même temps que celui de l'ouvrage de Trudeau, l'un moussant l'autre, pleines pages de publicité dans *Le Devoir* et *La Presse*, interviews de l'auteure en page couverture dans ces journaux là et ailleurs, programmation et animation d'un « débat » sur un sujet extérieur au livre, mais lui assurant néanmoins une extraordinaire caisse de résonance; comment demeurer insensible à ce tam-tam destiné à annoncer les mérites d'un livre qui, dans les circonstances, ne devrait être rien de moins qu'une révélation? Sinon, pourquoi tout ce bruit? À moins bien entendu qu'il ne s'agisse avant tout de faire vendre, l'opération étant jugée d'abord en fonction d'impératifs commerciaux et économiques, le livre valant essentiellement par sa valeur d'échange et très accessoirement par ses qualités proprement esthétiques: s'il y a bien « scandale » dans cette affaire, c'est là qu'on doit le trouver et non ailleurs dans les pirouettes et

numéros de clowns destinés à amuser la galerie. Et s'il y a lieu de protester, c'est contre le système qui organise et légitime de telles opérations qui se font au prix de la relégation au second plan, voire de l'occultation, d'œuvres de qualité.

Cela dit, qu'en est-il du roman de Denise Bombardier? Sur le plan anecdotique, il se présente comme le récit d'une liaison entre deux étoiles filantes du merveilleux monde des affaires. Raconté par l'héroïne, il véhicule essentiellement le « drame » de celle-ci qui, ayant réussi, se trouvant à la tête d'un empire financier, n'a pas pour autant atteint son épanouissement affectif, qu'elle cherche dans les bras d'amants interchangeables, jusqu'à sa relation avec l'énigmatique A, bellâtre qui semble la satisfaire sexuellement, mais dont on ne connaîtra finalement pas grand-chose; c'est d'elle-même que parle essentiellement la narratrice.

Elle-même? C'est-à-dire une femme d'affaires arriviste et « arrivée », portée par une ambition frénétique, nourrie par un profond désir de « revanche sociale »: née dans l'est de Montréal, rêvant à vingt ans de changer le monde puis troquant les sciences sociales pour les H.E.C., Françoise la « fonceuse », sorte de double hypostasié de l'auteure, se lance à la conquête du monde des affaires dont elle parvient à atteindre les sommets. Trajectoire qui, soit dit en passant, n'est guère « crédible ». Appartenant au milieu populaire, Françoise est vouée à un avenir plus modeste; on l'imagine aisément par exemple en administratrice assumant une fonction de direction à l'entreprise dont le roman, sacrifiant la vraisemblance, la fait propriétaire. Attention: je ne dis pas que ce destin soit pour elle impossible, mais tout simplement qu'il est improbable, ce que le texte d'ailleurs ne contredit pas, se faisant très discret sur les conditions réelles d'accès à cette « réussite » qui semblent relever de la magie.

Cette ambition se réalise cependant au prix de l'échec du mariage de Françoise; Jean, son conjoint, la quitte, n'en pouvant plus, semble-t-il — car, là-dessus, on nous en dit peu —, de partager le destin flamboyant de son épouse et celle-ci cherche d'une certaine manière à le remplacer par des amants qui ne font pas le poids. Au fil de la lecture, on aurait parfois envie de lui dire de chercher ailleurs que dans ce monde d'apparences et d'illusions, mais on sait que cela exigerait de sa part une transformation dont elle est loin d'éprouver le besoin, préférant s'aveugler sur la nature réelle de son malheur.

Or, celui-ci réside sans doute dans la « trahison » évoquée par la narratrice à propos de son choix professionnel et social, une « trahison, écrit-elle, sur laquelle je n'osais mettre un nom » (p. 27). Osons donc, à sa place. Comment ne pas être troublée en effet par des relents de mauvaise conscience lors qu'appartenant à l'est de Montréal, ayant rêvé à vingt ans de transformer

le monde et sa société, on décide de tourner le dos à ses rêves, de rompre avec son milieu et de se lancer dans une course effrénée à la recherche de l'argent et de la reconnaissance sociale, devenant ainsi, par sa réussite même, une déclassée? La propre mère de Françoise, lorsqu'elle vient chez sa fille dans l'ouest, éprouve un sentiment d'étrangeté: elle ne se reconnaît pas dans l'univers où s'est imposée Françoise par une volonté exacerbée d'échapper au monde de l'enfance, quitte à perdre son ancrage naturel et spontané au monde. Le ratage de sa vie privée exprime donc à sa manière cette « trahison », enfermant Françoise dans une culpabilité qu'elle ressent dans ses rapports aux hommes et qui est d'autant plus profonde qu'elle trouve sa source dans son reniement, sa dénégation du monde de l'enfance et des espoirs avortés de l'adolescence.

C'est là ce qui fait pour moi l'intérêt de ce roman bien qu'il ne s'agisse guère ici du point de vue de l'héroïne et encore moins de l'auteure qui prétend avoir écrit un livre sur les rapports homme-femme à notre époque modelée par le féminisme. Son roman est aussi cela bien sûr et on peut le lire comme une variante du féminisme bourgeois, plutôt mal réussie d'ailleurs, car son héroïne est antipathique, son amant évanescent, leur histoire banale et narrée dans un style linéaire, plat, qui ne lève pas (comme on le dit d'une pâte à tarte)...

En somme, il s'agit d'une œuvre mineure dont on peut penser que Le Seuil ne l'aurait sans doute pas publiée si elle avait été signée par quelque sans grade ne possédant pas l'aura médiatique de Denise Bombardier: **ce qui a été**

édité ici, c'est un nom. Si bien que c'est en tant que symptôme d'une époque fonctionnant à vide, que témoignage involontaire sur un cheminement, une trajectoire fondée sur une « trahison » des origines que ce roman peut d'une certaine manière être « récupéré » et faire sens. Sinon, envisagé d'un point de vue strictement esthétique, c'est un échec, Denise Bombardier n'est pas une romancière digne d'intérêt et la réussite du livre prouve seulement la terrible efficacité des stratégies de promotion développées par les hérauts de la société du spectacle. **Lq**